

me demander *sa seconde tranche*. A ces mots, je fus pétrifié, et je lui dis qu'il me demandait l'impossible. — Comment, l'impossible! Mais vous mangez encore! Votre part a donc été la plus forte! Cet argument, vraiment révolutionnaire, entraîna la multitude. Vainement je voulus parler; un cri unanime sortit de ces estomacs affamés. Le jacobin Bourdon fit un affreux tapage; chacun, dans l'obscurité, se crut mal partagé; d'ailleurs, eût-il fait grand jour, j'aurais voulu en vain me justifier; les preuves de mon innocence avaient complètement disparu. Je pris Barthélemy et Laffon à témoin. Laffon se tut; Barthélemy lui-même m'abandonna; lui, qui me connaît depuis trente ans, dit tout bas à Tronson qu'il ne savait que penser, et qu'il ne prendrait pas sur lui de répondre de mon innocence. Ainsi délaissé par mes amis, je m'adressai à Brottier (Brottier était homme de lettres et mathématicien), comme s'il eût été question de résoudre un problème de géométrie. Après y avoir suffisamment réfléchi, le savant abbé, se croyant incapable d'éliminer tant d'inconnus, s'écria :

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

et, traduisant ce beau vers à la manière de Scarron, il ajouta :

Sacré gigot, sujet de nos débats stériles,
Jusqu'où ravalez-vous nos estomacs débiles?

» Des affamés n'ont aucune envie de rire, et cette saillie de collège ne parut plaisante à personne. Je n'étais donc ni absous ni condamné. Je déclare cependant que l'accusation était aussi fausse que celle de ma participation au traité de Pilnitz. Mais il ne m'était pas aussi facile de confondre les calomniateurs. L'affaire de cette distribution est une de celles sur lesquelles le jugement de la postérité restera à jamais incertain. »

J'ai cité ce long fragment pour deux motifs : d'abord, parce qu'il donne une idée fort juste de la manière de l'auteur, et ce que je veux surtout faire connaître quand j'analyse des Mémoires, c'est l'esprit et le caractère de l'auteur. L'esprit

d'un auteur de Mémoires, c'est son style, ce style qui marche du même pas que son histoire, côte à côte avec elle, qui se passionne de ses émotions, qui porte l'empreinte pour ainsi dire saignante de ses souffrances; qu'un éclair de gaieté illumine tout à coup, qu'une pensée douloureuse assombrit; tour à tour calme, désespéré, larmoyant, stoïque, sérieux ou bouffon, suivant les chances bonnes ou mauvaises de la journée, suivant les mobiles impressions de l'âme. Voilà ce qui fait le charme infini du livre de M. Barbé-Marbois. M. Barbé-Marbois est assurément un homme très-grave, et il a écrit l'histoire du gigot; c'est une âme ferme et inébranlable, et il y a des pages entières dans son *Journal* où l'on reconnaît la trace de ses larmes; c'est un chrétien, et il maudit ses persécuteurs; c'est un proscrit, et il loue son exil. Toujours l'impression du moment le domine, et il la reproduit avec une admirable naïveté. C'est là, je le répète, le véritable mérite de ces pages si rapidement tracées, sans aucune prétention littéraire, mais pleines d'esprit, de naturel et de grâce, et toujours inspirées, toujours vivantes d'émotion.

J'ai voulu aussi, en citant le morceau qu'on vient de lire (car, nous autres critiques, nous devons à nos lecteurs compte de nos citations comme de nos jugements), j'ai voulu réunir une première fois tous les acteurs de ce drame attachant que M. Barbé-Marbois raconte, les montrer au public dans une sorte de déshabillé avant l'instant où le drame commence, avant l'heure où la toile se lève sur les misères et sur les souffrances de leur exil; heure fatale, car beaucoup n'en reviendront pas, beaucoup mourront sur cette terre où la proscription va les jeter!

Une dernière réflexion me frappe. Le temps marche, les années s'écoulent; chaque époque reçoit pour ainsi dire de sa devancière des avertissements et des leçons. Mais l'histoire a beau faire, toute expérience est perdue, toute leçon est stérile quand elle s'adresse aux passions des hommes. Quelle est la morale qui ressort avec le plus d'éclat et d'autorité de la longue histoire de nos troubles domestiques, pendant la révolution de 89? C'est que des haines politiques, nées d'abord de dissentiments passagers, après s'être combattues avec violence,

avec acharnement, après avoir versé le sang des hommes, ont été bien souvent s'effacer et s'éteindre dans le calme et la solidarité d'un malheur commun; des animosités que l'on croyait implacables se sont adoucies; des intérêts que rien n'avait pu concilier se sont rapprochés, se sont compris; des hommes qui avaient vécu dans des partis extrêmes et dans des camps opposés se sont recherchés, se sont prodigué des consolations et des secours; des mains qui avaient croisé le fer des discordes civiles se sont unies dans une étreinte fraternelle et durable; car telle est la vanité, tel est le néant des dissentiments politiques.

Et cependant nous continuons à entretenir avec une sorte d'obstination ces haines funestes qui ont troublé le siècle précédent, et qui ont fait aboutir à des persécutions et à des violences une révolution commencée par la discussion intelligente et calme des griefs nationaux. Nous nous combattons, comme s'il y avait entre nous et nos adversaires politiques la vie et l'honneur de nos familles, tandis que bien souvent il n'y a d'engagé, dans ces luttes terribles, que l'orgueil des combattants. Mais l'orgueil résiste, la lutte s'envenime, les partis deviennent inconciliables; les résistances appellent les proscriptions; des hommes faits pour s'apprécier, pour se comprendre, pour concourir ensemble au bonheur et à la gloire de leur pays, se calorânent sans remords, se déchirent sans pitié, jusqu'au moment où l'adversité les oblige, ainsi que les prisonniers de *la Vaillante*, à souper du même gigot!

II

La corvette *la Vaillante* arriva devant Cayenne le 21 brumaire; les déportés débarquèrent le lendemain. Le 22 brumaire an VI correspond au 12 novembre 1797, et désormais, dans le récit qui nous reste à faire, quoique nous soyons encore en pleine république, nous ne nous servirons plus du calendrier républicain pour désigner les mois de l'année. Quelle que soit notre bonne volonté, il n'y aurait aucun moyen

de mettre ce calendrier d'accord avec le climat de la zone torride; car, ainsi que le remarque judicieusement M. Barbé-Marbois, « le soleil brûlera la Guyane en frimaire et en nivôse. »

Done, le 12 novembre 1797, après une navigation d'environ deux mois, les déportés de fructidor touchèrent la terre d'exil. Dès qu'on les vit descendre sur la plage, l'empressement fut grand autour d'eux; blancs, noirs, mulâtres, accouraient de tous côtés; mais Pichegru, à lui seul, fixait les regards. Sa gloire militaire éclipsait complètement toutes les autres renommées, bonnes ou mauvaises, qui lui faisaient cortège. « Personne, en effet, dit l'auteur de ce journal, n'eut l'idée de demander : « Où est l'orateur Tronson? Où est Barbé-Marbois? » Et, sans un bon mulâtre qui eut pitié de moi, j'aurais succombé sous le poids de mon sac de nuit. »

Les déportés descendirent à l'hôpital de Cayenne, où ils reçurent de la charité des sœurs hospitalières tous les soins dont ils étaient privés depuis si longtemps. La Villeheurnois, le royaliste, coucha dans le lit qu'avait occupé Collot-d'Herbois, mort en exil dans ce même hospice, quelque temps avant l'arrivée des proscrits de fructidor. Ce désagrément excepté, La Villeheurnois et ses compagnons d'infortune n'eurent pas trop à se plaindre du séjour qu'ils firent à Cayenne; mais ce repos dura peu. Le 26 novembre, un ordre du citoyen Jeannet, agent du Directoire, et qui exerçait dans la colonie un pouvoir sans limites, les transféra à Sinnamari, et c'est de ce jour que datent véritablement pour eux les souffrances et les misères de l'exil; c'est de ce moment qu'ils comprennent tout le sens que le Directoire de la république française attache à ce mot, la déportation.

La ville de Cayenne est petite, mais c'est une ville; elle a des ressources contre la faim, contre la soif, contre la maladie, contre l'ennui. Sinnamari est un désert; le plus misérable village de France est mieux approvisionné, mieux construit, plus peuplé. Sinnamari est borné au couchant par la rivière qui lui donne son nom; des trois autres côtés, il a pour limites des savanes impraticables et des marais d'où s'élèvent en toute saison des vapeurs malfaisantes et délétères; c'est le lieu le plus malsain de la colonie. Quand les déportés y arrivèrent,

toutes les autorités gardaient le lit : le juge de paix, le maire, le garde-magasin, le commandant militaire, avaient la fièvre; le médecin ne pouvait se guérir.

Comme lieu habité, Sinnamari échappe d'ailleurs à toute description. Que dire de quelques pauvres cabanes disséminées dans un espace considérable, construites en terre et en bois, couvertes de feuilles sèches, sans fenêtres, sans serrures, sans carrelage sur le sol humide? Que dire d'une centaine de colons, uniques habitants de cette terre de malheur, presque tous malades ou infirmes, vivant de poisson ou de quelques cultures qui ne produisent pas, pour les plus riches, au delà du strict nécessaire? La véritable population de Sinnamari, ce sont des milliers de moustiques redoutables, qui font une guerre acharnée à toute créature humaine; ce sont des myriades de poux de bois qui s'attaquent au linge, aux habits, qui ravagent les livres et les papiers; ce sont les scorpions, les mille-pattes, la mouche à drague, l'araignée-crabe, dont le venin est fort dangereux; puis des bandes de requins qui remontent la rivière pendant la belle saison, des couleuvres d'eau d'une grosseur énorme; enfin, des serpents à sonnette.

Pour un naturaliste amoureux de la science, on voit que c'est un pays fort curieux que Sinnamari; l'entomologie y étale toutes ses richesses, et l'on peut y faire des études complètes sur les ophidiens. Mais nos malheureux compatriotes ne venaient pas à Sinnamari avec de telles pensées; relégués dans ce désert, ils ne demandaient que de pouvoir y vivre, et c'était là la difficulté.

Nous diviserons en trois époques la durée de l'exil que M. Barbé-Marbois et ses compagnons eurent à souffrir à la Guyane. Pendant la première époque, les proscrits sont réunis; leur petite colonie se forme et s'établit. Pendant la seconde, elle est dépeuplée par l'évasion, par les maladies, par la mort. Pendant la troisième, les rigueurs de l'exil diminuent; ce qui reste des déportés retourne à Cayenne; un meilleur avenir luit à leurs yeux. C'est la période décroissante de la déportation.

M. Barbé-Marbois s'était mis en pension chez la veuve d'un capitaine d'infanterie, mort deux mois auparavant à Sinna-

mari. Madame Trion était une femme excellente, qui, moyennant huit cents francs par an, se chargeait de nourrir et de loger son hôte, et lui prodiguait des soins admirables que rien n'aurait pu payer. M. Barbé-Marbois, n'ayant trouvé que les quatre murs (et quels murs!) dans le logis de madame Trion, se mit en devoir de se meubler convenablement; mais il fallait commencer par fabriquer les meubles qui lui manquaient, et il l'entreprit. Il fit successivement un cadran, un pupitre, une escabelle, une table, une lanterne, une brouette; il fit une bibliothèque, qu'il garnit avec des livres que Pichegru lui céda pour quelques barriques de vieux vin¹; il fit un violon; je crois même qu'il parvint à fabriquer une harpe éolienne. C'est ainsi que sa chambre se meubla. Des scies, des rabots, des équerres, des maillets, tapissaient la muraille en guise de tableaux, et le manteau qu'il avait apporté de France fut converti en baldaquin et placé au-dessus de son bureau, pour le préserver, les jours de pluie, de l'eau qui tombait du toit.

Ainsi campé, M. Barbé-Marbois songea à se défendre contre le désœuvrement et contre l'ennui, deux mortelles maladies dans ce pays où il y en a tant d'autres. « Je voudrais répandre une vérité, dit-il quelque part, vérité que j'appuie sur ma propre expérience, c'est que le travail est la plus puissante consolation des malheureux. » Il avait d'excellents livres, produit d'une capture faite par *la Vaillante* pendant la traversée. Il se livra avec ardeur à la lecture. C'était la première fois que Virgile, Corneille, Racine, Horace, Cervantes, le Tasse, Pope, Bossuet, étaient lus dans un pareil gîte, à deux lieues d'une peuplade d'Indiens Galibis; Horace avait écrit :

Me Colchus et ultimi
Noscent Geloni.

On eût dit que M. Barbé-Marbois se chargeait d'accomplir cette prédiction.

¹ Les convives de Pichegru, dit M. de Marbois, se moquaient de ma simplicité, lorsque, faisant les honneurs de ses joyeux banquets, il leur disait. « Buons un verre de mon Virgile! Sablons une strophe de mon Horace! Une rasade à la mémoire d'Homère! » Pour moi, je croyais sincèrement m'être enrichi.

M. Barbé-Marbois savait peindre ; il y consacrait une partie de son temps. Malgré les difficultés sans nombre de l'exécution, il créa une nouvelle école de peinture, l'école de Sinnamari, comme il l'appelle plaisamment, et il eut un grand succès parmi les sauvages. Un jour cependant un nègre nommé Adonis, dont il avait fait le portrait de profil, se révolta contre lui. M. Barbé-Marbois lui ayant annoncé que son portrait était fini, le nègre s'approcha : « Comment, fini ! citoyen déporté, s'écria-t-il, vous donc pas voir que je ne suis là qu'à moitié ? Quand me ferez-vous l'autre zieu et l'autre zoreille ? »

Le reste du temps, M. Barbé-Marbois le passait à se promener dans les environs, quand le soleil ou la pluie ne l'emprisonnaient pas chez lui, ou à visiter ses compagnons d'exil. On se réunissait ordinairement dans la chambre habitée par Tronson, Barthélemy et Laffon-Ladébat ; et ce qui entretenait au sein de la colonie et dans ces réunions de chaque jour une apparence de bon accord, malgré la dissidence des opinions et l'inconciliable opposition des caractères, c'était que, la misère étant affreuse, chacun s'appliquait, dans la proportion de ses moyens, à en alléger le poids pour lui-même, et concourait ainsi au bien-être de tous ; car ce qui profitait à l'un devenait bientôt, par l'effet d'un rapprochement continuuel entre des souffrances communes, le partage des autres. Toutes les sociétés, si puissantes qu'elles soient, ont dû commencer, comme la colonie des déportés de Sinnamari, par être d'imperceptibles coalitions de misères de tous genres, dans lesquelles la diversité même des esprits et des caractères concourait au bien-être général ; et c'est ainsi que des hommes qui appartenaient tous aux classes les plus élevées, les plus instruites et les plus polies de la nation française, des hommes qui avaient joui des bienfaits de la fortune, qui avaient reçu les caresses de la civilisation la plus raffinée, se trouvèrent tout à coup transportés pour ainsi dire à l'origine brute et sauvage des sociétés, et forcés de remonter le cours de la civilisation jusqu'à sa source cachée dans les marécages du désert. Mais rendons-leur justice : il était impossible d'accepter de meilleure grâce ce rudiment de malheur dans lequel la destinée les obligeait à lire, et de tirer meilleur parti de la

mauvaise fortune. Aussi la colonie trouva-t-elle bientôt des ressources dans le zèle actif et dans la variété des aptitudes de chacun de ses membres, et l'harmonie dans le sentiment de leur utilité et de leur mérite. Le général Willot se fit tailleur, et il excellait aussi à faire la cuisine; on l'estimait surtout pour ses macaronis. Barbé-Marbois avait inventé, comme préservatif contre les piqûres des insectes, des bottines de gros papier; et cette merveilleuse chaussure, qu'il fallait, bien entendu, renouveler chaque jour, avait eu un immense succès; l'ouvrier ne pouvait suffire à la consommation. La Villeheurnois donnait des leçons d'anglais à Pichegru, qui tuait du gibier pour La Villeheurnois et pour tout le monde. Bourdon labourait, suait, soufflait sous un ciel de feu. Laffon-Ladébat nourrissait des poules. Barbé-Marbois, l'homme le plus industriel de Sinnamari, non content d'être le bottier de la colonie, en était aussi l'ingénieur en chef; il ouvrait des routes, il convertissait en promenades des marécages impraticables, il comblait des fossés et desséchait des fondrières. Aubry, Pichegru, d'Ossonville, le secondaient dans ces travaux. Tronson-Ducoudray, d'une santé délicate, n'en payait pas moins sa dette; il lisait admirablement, et remplissait, à lui seul, par le charme de son débit et l'entraînement de sa parole, les longues et monotones soirées de l'exil.

Seul, étranger à ce bon accord et à ce concours profitable de toutes les volontés, l'abbé Brottier, celui qu'on appelait le commissaire du roi, déplaisait à tous les partis et ne rendait encore service à personne, ne voyait personne; je me trompe, l'abbé Brottier, le légitimiste, s'était lié avec Billaud-Varennes.

Billaud-Varennes, que les proscrits de fructidor trouvèrent établi à la Guyane, où il avait été déporté quelques années auparavant en exécution d'un jugement du tribunal révolutionnaire, Billaud-Varennes, ci-devant terroriste comme Bourdon de l'Oise, avait sur ce dernier un triste avantage dont nous devons lui tenir compte pour l'effet dramatique de notre récit : c'est qu'il était resté fidèle à la Terreur; il la représentait au vrai, il en était l'image, tandis que Bourdon n'en avait conservé qu'une empreinte affaiblie et presque effacée par sa défection. Billaud-Varennes était arrivé à Sin-

namari le 27 octobre 1795, et il semblait que la Terreur l'eût suivi. Le tonnerre éclata sur la plage au moment de son débarquement, et une incroyable frayeur s'empara de l'esprit des Indiens, qui s'imaginaient que le ciel tonnait contre ce grand coupable. Aussi toutes les maisons lui furent-elles fermées, et il trouva difficilement un asile. Pour une société, il n'en eut jamais ; il vivait seul, n'ayant d'autre compagnie, dans sa retraite, qu'une perruche qu'il s'amusait à faire parler et qu'il avait fini par aimer avec passion, lorsqu'un jour un oiseau de proie fondit sur elle et la dévora à ses yeux ; Billaud-Varennes pleura. Son isolement devint plus affreux que jamais ; mais le 18 fructidor eut pitié de lui et lui envoya l'abbé Brottier.

Ici se termine la première et trop courte période que j'ai nommée l'époque de l'établissement et de la réunion des déportés. Quelque rapide et incomplète qu'ait été mon esquisse, mes lecteurs sont en état d'apprécier maintenant quelle espèce de bien-être nos malheureux compatriotes pouvaient trouver, en l'absence de toute autre ressource, dans la communauté bien souvent stérile de leurs efforts. Mais ce triste bonheur dura peu ; la mort vint entamer cette réunion, et les ravages qu'elle fit en peu de temps parmi les déportés de Sinnamari prouvent que M. Barbé-Marbois avait bien jugé le 18 fructidor, lorsqu'il avait dit : « On veut nous assassiner sans l'appareil du supplice ; on veut nous tuer sans faire couler notre sang ! »

Le vieux général Murinais fut le premier frappé. Il se sentait mourir, et demanda à être transporté à Cayenne. Le citoyen Jeannet lui répondit *que sa demande serait envoyée au ministre de l'intérieur par le premier bâtiment*. Pendant ce temps-là, le malheureux se mourait, étendu sur une paille, dans un lit sans rideaux, tourmenté moins par la maladie et par de cruelles privations que par des milliers d'insectes qui bourdonnaient autour de sa tête, résigné pourtant et gardant un profond silence, comme pour ne laisser après lui aucune trace de ressentiment. M. Barbé-Marbois ne l'entendit prononcer que ces paroles : « Plutôt mourir à Sinnamari sans reproche, que vivre coupable à Paris ! » Cependant

la permission de le transporter à Cayenne arriva; c'était le 21 décembre 1797; Murinais était mort depuis quatre jours.

Bientôt mourut Tronson-Ducoudray, après avoir vainement protesté, dans une lettre admirable, adressée au citoyen Jean-net, et qu'il faut lire dans le *Journal* de M. Marbois, contre cette inique aggravation de peine qui résultait pour les déportés de leur séjour à Sinnamari; il mourut après une longue agonie, laissant pour ses jeunes enfants une instruction paternelle qui commençait par ces mots sublimes : « Je meurs, mes enfants! vous perdez, à deux mille lieues de vous, un ami tendre que vous connaissez à peine; mais la Providence vous reste! »

M. Barbé-Marbois venait de quitter le lit de mort de Tronson-Ducoudray; un passant lui crie : « Bourdon se meurt et vous appelle. » Il courut à sa case : Bourdon venait de mourir. Il n'y avait auprès de lui qu'un nègre qui fouillait dans les poches du mort et dévalisait sa malle.

Quelques jours après, La Villeheurnois mourut. Rovère, le conventionnel, qui avait habité avec Bourdon de l'Oise, avait gagné sa maladie, et, s'étant réfugié chez La Villeheurnois, il lui apporta la contagion. Le royaliste La Villeheurnois n'avait jamais pu souffrir Bourdon. « N'est-il pas étrange, disait-il à ses derniers moments, que je succombe à la maladie dont Bourdon est mort, et qu'elle me soit apportée par Rovère ? »

Rovère mourut. Il avait obtenu d'être transporté à Cayenne; mais le navire sur lequel on l'embarqua, poussé par des vents contraires, fut obligé de rentrer à Sinnamari. Rovère était mourant. Il fallut le hisser, ainsi qu'un ballot de marchandises, de la goëlette sur le port, et il fut blessé pendant cette manœuvre. Il succomba peu de temps après.

L'abbé Brottier mourut; et, sans doute, s'il lui restait des larmes depuis la mort de sa perruche, Billaud-Varennes le pleura. Disons cependant que Brottier s'était fait estimer pendant cette seconde et funeste période de la déportation par son dévouement à soigner les malades. Il s'était emparé d'un emploi que personne n'ambitionnait au sein de cette affreuse contagion; c'était celui d'infirmier, et il le remplit avec zèle et courage.

Ainsi, sur quinze déportés dont se composait la colonie reléguée à Sinnamari, six venaient de mourir en quelques mois; et c'en était fait des autres, si, malgré les précautions sans nombre dont ils étaient l'objet, ils n'eussent pris le parti de s'enfuir, résolution hardie qu'ils exécutèrent avec autant de bonheur que de courage. Un matin, le citoyen Jeannet apprit, non sans un violent chagrin, que sept de ses prisonniers venaient d'arriver à Surinam après une heureuse navigation, et qu'ils avaient été accueillis comme des amis et comme des frères par les autorités hollandaises. Les détails de cette évasion sont fort curieux; mais il faut les aller chercher dans le journal de M. Barbé-Marbois; je craindrais trop de diminuer l'intérêt de ce récit en l'abrégeant. Pichegru fut le chef de l'expédition; c'est tout dire; elle fut menée vivement, comme la conquête de la Belgique. Une fois, sur la frêle embarcation où ils étaient entassés, les fugitifs, affaiblis par le mal de mer, rendus de fatigue, découragés par les vents contraires, voulurent forcer Pichegru à relâcher pour quelques jours sur un point de la côte qui faisait partie du territoire français; c'était se perdre. Mais Pichegru prit un ton de commandement qui imposa à ses compagnons; le général en chef de l'armée du Nord saisit le gouvernail et brusqua la manœuvre; son sang-froid les sauva.

Pichegru passa en Angleterre avec Delarue, Ramel et d'Ossoville. Ce ne fut que deux mois après que Barthélemy et Willot s'y rendirent de leur côté. Aubry mourut à Démérari; Letellier, le fidèle domestique de Barthélemy, qui l'avait accompagné par dévouement à Sinnamari et s'était enfui avec lui, mourut dans la traversée. Telle fut la fortune de l'évasion.

M. Barbé-Marbois et Laffon-Ladébat étaient donc restés seuls à Sinnamari. Laffon était malade, il ne pouvait songer à fuir; mais M. Barbé-Marbois s'y refusa, malgré les plus vives instances. Il se considérait comme un otage que le sort de la guerre avait fait tomber aux mains de ses ennemis, et il craignait, en se dérochant à leurs persécutions, d'appeler de nouveaux malheurs sur sa famille. Il avait laissé en France sa femme et ses enfants, et il ne doutait pas, s'il prenait la fuite, que le Directoire ne se vengeât sur eux en les dépouillant.

Cette crainte l'arrêta sur le rivage qui vit partir le reste de ses compagnons d'infortune, et il se trouva seul sur cette terre funeste qui avait dévoré tous les autres.

Cet isolement dura peu. Dans le cours du mois de juin 1798, et plus tard, le 29 septembre, on vit entrer à Cayenne des bâtiments français qui transportaient à la Guyane des cargaisons entières de prêtres déportés; ils arrivaient par centaines. On les établit, ou pour mieux dire on les jeta d'abord sur la côte de Conamana; c'était un lieu infect à quelque distance de Cayenne. Mais la mortalité fut si grande parmi ces malheureux, que le citoyen Jeannet, toujours compatissant après coup, toujours humain quand il avait la main forcée, se résigna à les faire transporter à Sinnamari, après avoir ordonné de mettre le feu aux cabanons qu'ils avaient habités.

M. Barbé-Marbois vit arriver les débris de cette colonie détruite en naissant. C'était un triste spectacle! des vieillards livides, des malades chancelant à chaque pas, et chacun portant son paquet, se traînaient avec peine vers les cases qui leur étaient destinées; quelques-uns moururent avant de les avoir atteintes. Des sauvages, témoins de ces affreuses misères, maudirent les hommes civilisés qui avaient pu ordonner de pareils châtimens, et le peuple poli qui les tolérait.

La situation des nouveaux déportés ne fut pas meilleure à Sinnamari. La contagion les avait suivis, elle continua les ravages commencés à Conamana. Je vais citer une lettre du commandant militaire de la colonie, adressée au citoyen Jeannet, et qui donnera une idée, cette fois bien complète, des tortures que la déportation réservait à ses victimes; je finirai par cette citation le tableau que j'ai rapidement tracé de cette seconde et triste époque de l'exil de M. Barbé-Marbois. J'ai hâte d'arriver à des temps plus heureux pour nos estimables compatriotes et pour nous.

Voici cette lettre :

Sinnamari, 2 nivôse an VII (22 décembre 1798).

« L'hôpital est dans l'état le plus déplorable; la malpropreté et le peu de surveillance ont causé la mort à plusieurs

déportés. Quelques malades sont tombés de leur hamac pendant la nuit, sans qu'aucun infirmier les relevât ; on en a trouvé de morts ainsi par terre. Un d'eux a été étouffé, les cordes de son hamac ayant cassé du côté de la tête, et les pieds étant restés suspendus.

» Les effets des morts ont été enlevés de la manière la plus scandaleuse. On a vu ceux qui les enterraient leur casser les jambes, leur marcher et peser sur le ventre, pour faire entrer bien vite leurs cadavres dans une fosse trop étroite et trop courte. Ils commettaient promptement ces horreurs, pour aussitôt accourir à la dépouille des expirants. Les infirmiers insultaient les malades et les accablaient d'expressions infâmes, ignominieuses, cruelles, au moment de leur agonie.

» Le garde-magasin, dépositaire des effets des déportés, ne consentait à leur rendre qu'une partie de ce qu'ils réclamaient, et il leur disait : « Vous êtes morts, ainsi ceci doit » vous suffire. » Il n'avait pas donné de vivres pour le premier envoi de déportés venus de Conamana. Ils étaient exténués en arrivant ici, et tombaient d'inanition. Il a fallu les coucher sur la terre, et les malades ont été dévorés des vers avant d'expirer... »

III

Avant de quitter Sinnamari, M. de Marbois nous conduit un instant, à quelques lieues de là, dans un village d'Indiens-Galibis. Nous ne ferons qu'y passer ; mais il faut pourtant que nous connaissions les singuliers voisins que l'exil lui a donnés. Il manquerait quelque chose à l'exactitude de cette analyse si je négligeais de parler de ces honnêtes sauvages qui tiennent une si grande et si légitime place dans les souvenirs de M. Barbé-Marbois.

M. Barbé-Marbois a eu de fréquents rapports avec les Indiens-Galibis ; il a été leur hôte, leur juge de paix, leur historiographe ; il est allé chez eux et il les a reçus chez lui ; il a

étudié leurs mœurs, leurs usages, leur sociabilité, leur religion, non dans des livres, mais sur le terrain, pour ainsi dire. Il est entré dans la case du sauvage, il s'est assis à son foyer, il a couché dans son hamac sous les vieux arbres des forêts vierges ; je crois même qu'il a poussé le courage jusqu'à boire de son vin. En un mot, M. Barbé-Marbois a pris l'état de nature sur le fait, et, s'il n'a pas rapporté de cette étude un grand enthousiasme pour la vie sauvage, ce n'est pas faute d'avoir trouvé à la Guyane un gouvernement absurde, une civilisation misérable ; mais c'est qu'en vérité le citoyen Jeannet est un aimable homme auprès du mieux apprivoisé des Galibis, et que Simapo fait aimer Sinnamari.

Simapo est un village indien à trois lieues des établissements français. Chose remarquable ! ce voisinage n'a presque rien changé à la physionomie originelle de ces peuplades indigènes. Après trois siècles de relations non interrompues avec les Européens, et je ne sais combien de tentatives pour les civiliser, les Indiens sont restés sauvages ; le caractère primitif s'est obstinément conservé ; et les observations que M. de Marbois a eu occasion de faire à Simapo s'appliqueraient tout aussi bien à telle autre partie de la Guyane sauvage qu'il n'a pas visitée, et dont il ne parle que d'après les témoignages des naturels du pays. Nous pouvons donc être bien tranquilles ; ce sont de véritables sauvages, des Galibis pur sang que nous allons voir, hommes, femmes et enfants.

Les Indiens-Galibis ne sont pas grands, mais ils sont robustes, et leur taille est élégante et distinguée. Leurs dents sont fort blanches, leurs cheveux toujours noirs. Ils portent pour tout vêtement un pagne de six pouces carrés ; un arc, des flèches, un casse-tête, composent leur armure ; ils y joignent souvent une calebasse, et quelquefois une flûte à trois trous. Un casque, formé de plumes hautes, colorées et brillantes, couvre leur tête.

Ce sont d'intrépides buveurs ; ils composent avec les sucres de quelques plantes et des infusions de cassave un breuvage exécrable qu'ils appellent *vicou*, et qu'ils aiment de passion. Dans quelques tribus, les femmes mâchent le manioc avant

de le faire bouillir dans de grands vases où fermente la liqueur. C'est avec cette boisson que les Indiens s'enivrent, et leur ivresse dure quelquefois trois ou quatre jours; dès qu'ils ont repris leurs sens, ils se remettent à boire, et ils se font vomir pour boire encore; boire, c'est leur grande affaire; ils entreprennent de longs voyages pour *aller en boisson*, comme nos marchands forains pour *aller en foire*; les femmes, les enfants, les chiens, les poules, les suivent dans ces expéditions, et tout le monde boit. Les enfants sont élevés à bien boire, les femmes s'enivrent quand vient leur tour; car ces peuples observent une discipline admirable dans l'ivresse: les hommes d'abord, et pendant qu'ils boivent, les femmes gardent leur raison et servent leurs maris; ensuite les femmes, et elles sont servies par les enfants; les enfants, et cela est bien juste, ne s'enivrent que les derniers. Ainsi toute la famille y passe dans un ordre édifiant. Les enfants eux-mêmes ne boivent que l'un après l'autre, et s'enivrent par ordre de primogéniture.

Ce peuple d'ivrognes n'est bon à rien. Parlez-leur de cultiver la terre, ils n'entendent pas cela: ils ne connaissent que la culture du manioc. Essayez de faire entrer dans leur tête l'idée de propriété; impossible. Ils ont tout en commun, excepté les femmes et les poules. Malheur à celui qui ne sait pas défendre les produits de sa chasse! La violence le dépouille. La meilleure part au plus fort. Tout bien est au premier occupant. Rien au surplus ne donne l'idée de la misère, de cette misère qu'engendrent la paresse et la débauche, comme l'aspect de leurs habitations; ils végètent là, plus nonchalants, plus hébétés, plus malpropres, dans une promiscuité plus dégoûtante avec les cochons, les chiens et les mahipourris, plus enfumés, plus infects que les plus misérables gardeurs de pourceaux de la basse Auvergne. Dois-je ajouter qu'ils sont sans foi ni loi, défiants, menteurs et pillards, qu'ils battent démesurément leurs femmes, qu'ils se vengent avec du poison, qu'ils massacrent leurs prisonniers, qu'ils mangent quelquefois de la chair humaine? Il est vrai que ce n'est jamais sans donner des marques d'une profonde douleur. Avec tout cela, ces hommes sont religieux. Ils ont

l'idée d'un grand vieillard qui gouverne le monde et qui s'occupe tout particulièrement des Galibis ; ils croient à un bon et à un mauvais génie ; ils ont le Tamouchi qui est le dieu du bien, et l'Hirocan le dieu du mal, auquel ils disent de grosses injures en l'adorant. Ils en ont une grande peur, et le soir, avant de se coucher, ils renversent tous leurs meubles, pour que le malin esprit, s'il veut s'asseoir chez eux, y soit du moins fort mal à son aise et n'y revienne pas.

La condition des femmes est triste chez les Indiens. Nous sommes pourtant dans le pays des Amazones, non loin de ce grand fleuve qui voyait autrefois, dit-on, sur ses deux rives des populations de femmes libres et guerrières, ennemies des hommes, qu'elles avaient chassés de leur république, et qu'elles ne consentaient à voir qu'une fois l'an ; et pendant ce temps-là les maris étaient obligés de les nourrir et de les servir, tandis qu'elles se tenaient tranquilles dans leurs hamacs¹. Les Indiens-Galibis ont changé cela. Les femmes sont un peu moins bien traitées que les négresses chez les planteurs américains, un peu mieux que les bêtes de somme. Ce sont elles qui portent, sur leurs épaules et sur leur tête, les plus lourds fardeaux pendant les voyages. Un Indien bat sa femme à tout propos, et quelquefois il la tue sans que son crime appelle jamais ni châtimens ni représailles. Les femmes galibies sont au reste d'une espèce assez remarquable. Elles sont petites, mais bien faites et souvent jolies. Malheureusement la rigueur de leur condition, les travaux du ménage, les grossesses multipliées, l'ivrognerie, le libertinage détruisent rapidement leur beauté. Leur accoutrement est étrange. Elles vont à peu près nues. Des colliers de dents de tigre et d'autres animaux féroces pendent à leurs bras et à leur cou. Leur menton est orné d'une touffe d'épingles dont les pointes sortent par un trou percé au-dessous de la lèvre inférieure, et rendent fort redoutables les baisers qu'elles ont l'habitude de donner à tout venant. Elles portent deux jarretières inamovibles, l'une au-dessous du genou, l'autre au-dessus de la cheville. La chair ainsi refoulée entre deux ligatures produit un mollet mons-

¹ *Lettres édifiantes*, tomes VIII et XV.

trueux, qui se répand tout autour de la jambe et la fait ressembler à une balustrade ; c'est un grand charme pour les yeux d'un Galibi. Ces femmes se peignent tout le corps, de la tête aux pieds, avec un mélange de graine de rocou et d'huile de carapat, qui prend sur leur peau la couleur de la brique ; sur ce fond rouge, elles dessinent des arabesques. Ainsi badiageonnées, elles se croient vêtues, et se présentent avec assurance devant les hommes. Elles aiment de préférence les étrangers, et se montrent très-impatientes de les instruire. Quand M. Barbé-Marbois remonta dans son canot pour retourner à Sinnamari, un essaim de femmes le suivit à la nage, comme des sirènes, rougissant l'eau avec la teinture de leur corps. « Elles nous appelaient, nous jetaient de l'eau, poussaient la pirogue et la retenaient, s'y suspendaient comme pour la submerger. Toutes ces agaceries ne servant de rien, elles nous dirent : « Restez, et nous vous apprendrons encore quelque chose ! » Mais M. Barbé-Marbois en savait assez sur les femmes des Galibis, et il continua sa route sans leur demander leur secret.

Le voyage de Simapo rendit service à M. Barbé-Marbois ; de retour à Sinnamari, il put se croire dans un paradis terrestre ; mais son illusion dura peu ; il fut bientôt rendu au sentiment de la réalité par les souffrances et les avanies de son exil.

Cependant, le 14 novembre 1798, le citoyen Jeannet avait quitté la colonie ; un autre agent, nommé Burnel, était arrivé à sa place ; et ce citoyen valait l'autre. Un jour M. Barbé-Marbois avait la fièvre. Entre un officier chargé par l'agent Burnel de le transférer à Cayenne (à vingt-cinq lieues de là), sous la garde de cinq soldats. Le malade ayant sollicité un sursis, l'officier montra un ordre en tête duquel il y avait deux mots : « Liberté, fraternité, » qui ne souffraient pas de réponse. M. Barbé-Marbois partit à pied, emportant sa fièvre et la traînant sur les chemins jusqu'à Cayenne. A Cayenne, on le mit à l'hôpital, où il guérit. Alors il eut l'idée de demander à l'agent la permission de s'établir dans le voisinage de la ville, puisque aussi bien on l'y avait amené comme un criminel par mesure de sûreté ; et il adressa à Burnel une lettre

qui finissait par ces mots : *J'ai l'honneur de vous saluer*. L'impertinence de ce formulaire déplut à Burnel, et il répondit à M. Barbé-Marbois en lui faisant intimer l'ordre de partir pour *Sinnamari sur-le-champ*; car c'est une remarque à faire, que la liberté et la fraternité de ce temps-là veulent toujours être obéies *sur-le-champ*, et qu'elles ne sont guère patientes avec le prochain. M. Barbé-Marbois revint donc *sur-le-champ* à Sinnamari; mais il ne devait pas y rester longtemps : le 18 brumaire approchait. Le règne des Barras et des Burnel touchait à sa fin.

Ce jour-là même, et deux mois avant que la nouvelle de ce coup hardi parvînt à Cayenne, une révolution éclatait dans cette colonie, un coup d'État frappait l'agent Burnel, et c'était M. Barbé-Marbois qui conseillait, qui encourageait ces représailles. Mais hâtons-nous de le dire : il était impossible d'avoir plus souverainement raison. Du reste, voici l'histoire de la révolution consommée à Cayenne le 9 novembre 1799 : M. Barbé-Marbois avait définitivement quitté Sinnamari dans les premiers jours du mois d'août. Il trouva Cayenne dans une grande agitation. Deux partis divisaient la ville : les noirs et les blancs, les noirs émancipés par le décret conventionnel du 16 pluviôse, libres, c'est-à-dire oisifs et nécessiteux ; une inexplicable imprudence de l'agent Burnel venait de les appeler dans la ville de tous les points de la colonie, sous prétexte de repousser une attaque des Anglais, et ils étaient accourus en foule, armés et menaçants. Les blancs comprirent le danger de leur situation, en présence de cette cohue qu'animait secrètement le mauvais vouloir de Burnel ; ils avaient pour eux la troupe de ligne, les hommes de couleur affranchis avant le décret de pluviôse, leur bon droit et les conseils de Barbé-Marbois : ils étaient forts, ils résolurent de frapper un grand coup. C'était le 18 brumaire. Les nègres étaient rassemblés sur la place, devant la maison de l'agent ; ils avaient six canons, des sabres, des fusils, et faisaient bonne contenance. Leurs émissaires appelaient aux armes dans toute la ville, et Dieu savait seul ce qui allait arriver. Un capitaine, suivi de quelques grenadiers, se présenta devant les noirs et leur commanda de se disperser : ils ne bougèrent pas. « Peloton,

armes ! cria le capitaine ; en joue !... » Ces mots eurent tout l'effet d'une décharge de mousqueterie. Les nègres tournèrent le dos et s'enfuirent à toutes jambes, sautant par-dessus les canons et jetant leurs armes.

Ce n'était rien. La gravité de la crise commandait de couper le mal dans sa racine. Les colons étaient réunis chez Barbé-Marbois. On y décida qu'il fallait s'emparer du gouvernement de la colonie, remplacer Burnel, et le déporter. Heureux Burnel ! On le déportait en France, et Barbé-Marbois, chef du parti vainqueur, restait à Cayenne ! Mais la colonie était sauvée.

Une nouvelle ère commençait : Franconie, citoyen renommé pour son mérite et pour ses vertus, fut placé à la tête des affaires, et honora son administration par une économie sévère et une active réforme des abus. On vit renaître la confiance, et jamais la colonie ne fut plus tranquille et plus heureuse que pendant les deux mois que dura cette interruption de ses rapports avec le gouvernement de la métropole. Quel était ce gouvernement ? Personne ne le savait. On se croyait encore sous le Directoire, et il faut avouer que, dans cette croyance, la position de M. Barbé-Marbois devenait fort critique ; car, après avoir chassé Burnel, il était devenu le conseiller d'État de l'usurpateur, et il s'était dévoué au nouveau gouvernement avec plus de zèle que de prudence. Que dirait Barras ? C'était là une terrible question, à laquelle un beau jour (oui, c'était un beau jour !) l'arrivée d'une frégate française répondit.

Cette frégate apportait la nouvelle des événements extraordinaires survenus en France deux mois auparavant ; de plus, M. Barbé-Marbois et son unique compagnon de fructidor, M. Laffon-Ladébat, étaient rappelés ; la révolution de Paris pardonnait à la révolte de Cayenne ; le 18 brumaire de Bonaparte amnistiait celui de M. Barbé-Marbois, et lui envoyait gracieusement ses passe-ports. Ainsi ces deux coups d'État se traitaient en frères. M. Barbé-Marbois s'empressa donc de partir ; il obtint de s'embarquer sur la frégate qui avait apporté ces heureuses nouvelles. Il quitta Cayenne, avec Laffon-Ladébat, le 21 janvier 1800, deux ans et quatre mois après

son exil. Il partit, non sans avoir jeté un regard douloureux sur « ces tombeaux insatiables » qui avaient dévoré un si grand nombre de ses compagnons d'infortune, non sans avoir mouillé de ses larmes cette terre de malédiction que son travail avait fécondée, dont sa constance avait dompté la rigueur. « Sinnamari, Conamana, adieu ! J'oublie vos exhalaisons empestées, vos insectes venimeux, vos eaux bourbeuses, vos tigres, vos serpents ! Séjour où la haine a déployé ses fureurs sur tant de têtes innocentes, lieux consacrés à l'injustice, à la mort, adieu ! Je vous quitte pour retourner dans ma belle patrie ! »

M. Barbé-Marbois revint en France, et s'il chercha comment s'était accomplie cette prédiction de Jefferson : « La violation des lois ne reste jamais impunie ¹, » maxime qui avait soutenu le courage du proscrit, et qu'il avait placée en tête de son *journal* comme une protestation et une espérance ; s'il chercha, disons-nous, quel châtement avaient reçu les violateurs de la constitution au 18 fructidor, voici ce qu'il trouva : La Réveillère-Lépeaux, le théophilanthrope, vivait fort tranquille à Montmorency, au milieu de ses collections d'histoire naturelle, de ses manuscrits et de ses livres. Rewbell mangeait, à Paris, une fortune très-honnête. Barras, qu'on avait trouvé prenant un bain chaud quand se fit le 18 brumaire, continuait à Grosbois ces habitudes douces et voluptueuses qui avaient charmé les ennuis du Luxembourg. Ainsi des autres. Tous les proscripteurs de fructidor se portaient à merveille et vivaient bien ; car on recommençait à bien vivre ; et, proscripteurs et proscrits, chacun devait avoir sa place à ce grand festin d'ordre public auquel le général Bonaparte conviait alors toute la France. M. Barbé-Marbois n'avait rapporté de l'exil aucun ressentiment ; il vit donc sans regret le bien-être et la sécurité dont jouissaient tous ceux qui l'avaient envoyé, quelques années auparavant, à dix-huit cents lieues de son pays, manger la cuisine du général Willot et faire des bottes pour les Indiens-Galibis. Mais que pensa-t-il de la maxime de Jefferson ? c'est ce que M. Barbé-

¹ The violation of laws never remains unpunished...

Marbois ne nous dit pas. Pour moi, voici comment je voudrais traduire cette phrase anglaise : « Les proscrits ne meurent pas toujours sur la terre étrangère ; les déportés revoient quelquefois leur patrie. » Voilà tout. Défendez donc vos lois, ne souffrez pas qu'on les viole impunément ; car la Providence que vous invoquez ne prendra pas parti pour vos Constitutions périssables. A-t-elle pris parti pour la Constitution de l'an III ?

M. Barbé-Marbois avait cinquante-cinq ans quand il revint la France en 1800, et pour tout autre que pour lui, après les souffrances et les fatigues de l'exil (l'exil est comme la guerre, les années y comptent double), ce retour en France était le signal de la retraite. Sa carrière politique avait été assez honorable et assez remplie ; successivement consul général aux États-Unis d'Amérique, intendant de Saint-Domingue, ministre à Vienne et à Francfort, membre du conseil des Anciens, proscrit de fructidor et réhabilité de brumaire, M. Barbé-Marbois avait droit au repos. Qui l'eût dit cependant ? Une nouvelle, une brillante carrière allait recommencer pour lui, telle que l'ambition la plus ardente et la plus jeune pouvait à peine la concevoir et l'entreprendre. C'est que l'esprit de M. Barbé-Marbois était resté jeune en dépit de l'âge et du malheur ; l'exil avait bien trempé son âme, l'isolement et l'étude avaient doublé les forces de son intelligence et de sa raison. M. de Marbois était parti pour l'exil avec la réputation d'un administrateur habile et d'un orateur distingué ; il était revenu homme d'État. C'est là le secret de cette haute fortune politique à laquelle il s'éleva du premier coup, car il était déjà ministre du gouvernement consulaire en 1801.

Il ne m'appartient pas de raconter sa vie depuis cette époque, ce serait sortir des limites qui me sont tracées par mon sujet même. Je dois finir avec *le Journal d'un déporté*, et ce journal finit en 1800. Mais cette histoire, que je n'ai pas le droit de raconter ici, mes lecteurs la connaissent, elle a été assez publique et assez illustre. Dans toutes les circonstances, et parmi tous les orages qui ont rempli cette période de nos annales politiques, toujours M. Barbé-Marbois a été vu au poste où pouvaient être le mieux défendus les lois et les intérêts du pays ; et qui le chercherait aujourd'hui, retrouverait

encore à ce poste de légalité et d'honneur le dernier survivant des *déportés non jugés* de fructidor ¹.

III

LE GÉNÉRAL ALLARD ².

I

Arrivée du général Allard à Paris. — Son portrait. — Son histoire. — Madame Allard. — Condition des femmes à Lahore. — Éducation des enfants. — Portrait de Runjet-Sing, son caractère et ses goûts. — Histoire du diamant de Cabboul. — La justice à Lahore. — Préjugés religieux du peuple : les fakirs. — L'armée; système de recrutement et d'approvisionnement militaires. — Singuliers duels.

15 octobre 1835.

Il y a quelque part, en Asie, vers le 30^e degré de latitude, entre l'Inde britannique et la Perse, un pays que nous connaissons fort peu, quoiqu'il soit très-peuplé, très-riche, très-industrieux, et à peu près aussi étendu que la France. Ce pays, dessiné en delta par la jonction de l'Indus et du Sutledge, couronné vers le nord par les cimes verdoyantes de l'Hima-

¹ Ceci était écrit en 1836. M. de Barbé-Marbois est mort l'année suivante.

² J'ai publié dans le *Journal des Débats*, en 1835 et 1836, une série d'articles sur le général Allard, pendant le séjour que ce brave officier a fait à Paris.

Je recueille aujourd'hui quelques-unes de ces rapides esquisses comme un souvenir qui n'est peut-être pas complètement dépourvu d'intérêt, quoique le général Allard n'existe plus et quoique le royaume de Lahore, où il a si noblement représenté le nom français, ne soit plus aujourd'hui qu'une province de l'empire anglais dans l'Inde. Toutefois, je n'ai rien ajouté, rien retranché au texte primitif. Je donne mes articles tels qu'ils ont paru, négligeant de les fondre

laya, habité par une population belliqueuse et entreprenante, s'appelle le royaume de Lahore¹.

Il y a moins de quarante ans, ce royaume n'avait pas de nom; il n'existait pas. Une multitude de petits princes, pillards et rapaces, mais indépendants les uns des autres, espèce de féodalité anarchique et violente, se partageaient ces belles provinces et les dévastaient par la guerre et le brigandage; en sorte que cette riche contrée, si admirablement située entre deux grands empires, au centre d'un vaste continent, avec des débouchés nombreux et des frontières naturelles, elle à qui des oracles, qu'elle pourra croire longtemps menteurs, avaient prédit qu'elle deviendrait la nation la plus puissante de l'Asie, voyait s'ajourner et se perdre, faute d'un lien qui réunit toutes ses forces, faute d'un chef qui sût la faire respecter, toute l'importance politique qu'elle pouvait justement se promettre.

Aujourd'hui ce pays a un chef qui a réuni sous un même pouvoir toutes ces principautés anarchiques et dissidentes; ce pays est un royaume qui a près de vingt millions d'habitants, une armée considérable, une artillerie nombreuse, des fonderies et des arsenaux, un gouvernement, des finances, et dont l'importance est telle, que la Compagnie des Indes, qui convoite aujourd'hui le cours de l'Indus, et qui l'aurait pris de vive force il y a quarante ans, ne songe plus à s'en assurer

ensemble par des transitions et de citer des autorités quand je raconte des faits étranges. Mon autorité, c'est le général Allard, ni plus ni moins. Je n'en veux pas d'autre. « A beau mentir qui vient de loin, » dit-on; mais ceux qui ne viennent pas de loin, et qui, comme moi, parlent de pays lointains, sont encore bien plus à leur aise. Je n'ai pas accepté pour moi cette facilité. Je n'ai pas avancé un fait dont la parole du général Allard ne fût garante; et si j'ai commis quelques erreurs, c'est que mes souvenirs m'ont trompé.

¹ Le royaume de Lahore, autrement dit le Punjaub (Pen-Jab, Penta-Potamis), à cause des cinq grands cours d'eau qui le traversent et le fertilisent, est divisé en deux provinces qui portent le nom de leur capitale, Lahore et Cachemyr, villes magnifiques situées au milieu de vastes campagnes qui sont séparées par deux longues chaînes de montagnes. Les Sykes forment le fond de la population de cette contrée. Le souverain du pays porte le titre de rajah, maharajah.

l'avantage contre les chances d'une invasion russe que par une alliance en bonne forme avec le souverain de cette contrée.

Deux hommes ont surtout contribué à fonder la puissance actuelle du royaume de Lahore. L'un est Runjet-Sing, le roi de Lahore et de Cachemyr, le vainqueur de tous les petits princes souverains qui s'agitaient entre l'Indus et le Sutledge; l'autre est un de nos compatriotes, un des officiers de notre vieille armée impériale, M. Allard, aujourd'hui généralissime des forces militaires de Runjet-Sing.

M. Allard est depuis quelques mois en France, depuis quelques jours à Paris, et je me félicite de pouvoir donner à nos lecteurs quelques détails sur cet homme vraiment remarquable, non moins que sur le curieux pays où il a transporté, il y a seize ans, notre organisation militaire, le respect de notre nom, notre uniforme et notre drapeau.

Le général Allard est âgé de cinquante ans. C'est un homme d'une taille moyenne, d'une belle figure, d'une physionomie douce et fière; son langage est net et précis, sa voix très-agréablement accentuée, son ton modeste. Il porte une longue barbe blanche qui se détache sur des moustaches et des favoris noirs. Ses cheveux sont gris, mais tout son extérieur annonce la force d'une maturité puissante, et ses yeux brillent d'un éclat et d'une vivacité extraordinaires. M. Allard est un type achevé de ces races d'élite nées pour le commandement militaire, vouées à toutes les aventures et à tous les dangers, et qui portent, dans l'accomplissement de la destinée la plus périlleuse, cette quiétude et cette sérénité qui semblent n'appartenir qu'aux humbles fonctions et aux tranquilles habitudes de la vie civile. Comme représentant de l'esprit français, le général Allard en a également toutes les allures vives et faciles, toute la franchise, toute la bienveillante causticité, toute la chaleureuse exaltation, tout le naturel, toute la verve; seulement cette verve se contient, elle s'arrête à propos; elle obéit, elle est disciplinée.

Le général Allard avait été attaché à l'état-major du maréchal Brune. Il quitta la France après le crime d'Avignon. Se trouvant plus tard à Livourne, il avait formé le projet de se rendre en Amérique, et il avait déjà payé son passage à bord